

« Respecte pourtant sa vie » (Jb 2,6) Réflexion sur la valeur de la vie en Afrique noire

Ghislain Tshikendwa Matadi, SJ

Volume 19, numéro 1, 2011

Théologie africaine et vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014179ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014179ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (imprimé)

1492-1413 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tshikendwa Matadi, G. (2011). « Respecte pourtant sa vie » (Jb 2,6) : réflexion sur la valeur de la vie en Afrique noire. *Théologiques*, 19(1), 27–46.
<https://doi.org/10.7202/1014179ar>

Résumé de l'article

L'article traite de la valeur de la vie en Afrique noire en partant du livre de Job (Jb 2,6) où Yahvé intime au Satan l'ordre de respecter la vie de Job. Au-delà de la souffrance évidente qu'endurent les Africains depuis des siècles, leur amour pour la vie est un fait presque banal. Cette attitude ne diffère pas beaucoup de celle de Job qui, au-delà de ses différentes épreuves et peut-être à cause d'elles, continue de croire en la vie et en Celui qu'il croit en être l'auteur : Yahvé. Job devient ainsi un paradigme, celui d'une personne qui, en s'adressant à Dieu pendant l'épreuve, privilégie sa relation avec Celui qui est capable de donner à l'homme non seulement des richesses matérielles, mais aussi et surtout la vie — et qui est capable de la faire respecter à tout prix.

« Respecte pourtant sa vie » (Jb 2,6)

Réflexion sur la valeur de la vie en Afrique noire

Ghislain TSHIKENDWA MATADI, SJ*

Sciences sociales

Université Pontificale Grégorienne (Rome)

J'ai choisi d'aborder la question de la valeur de la vie en Afrique en m'inspirant d'un verset du livre de Job : Jb 2,6. Ce choix peut étonner ceux qui, à tort ou à raison, considèrent le livre de Job comme traitant essentiellement de la souffrance humaine, celle d'un innocent : Job. C'est sous cet aspect, en effet, que le livre est connu et étudié (pour une étude approfondie de *Job*, voir Lévêque 1970). N'entend-on pas souvent, au cours des funérailles, le fameux « Yahvé a donné, Yahvé a repris. Que le nom de Yahvé soit loué », même si tous ne savent pas forcément que la citation est tirée du livre de Job ?

Si donc la relation du livre de Job à la souffrance humaine est évidente, il est tout aussi vrai que sa relation à la valeur de la vie y est fortement soulignée. Aussi voudrais-je, dans cet article, montrer qu'autant la souffrance humaine traverse de part en part le livre de Job jusqu'à retenir l'attention particulière du lecteur, autant la valeur de la vie y est soulignée de bout en bout. À mon avis, si la souffrance de Job n'échappe pas à l'attention du lecteur, c'est parce que, précisément, elle vient perturber et menacer la vie d'un père de famille attaché à Yahvé et de qui il reconnaît avoir reçu la vie en abondance. En effet, c'est parce que la souffrance vient menacer la vie pleine et heureuse d'un croyant, décrite dans les premiers versets du livre, qu'elle choque le lecteur et ne le laisse pas indifférent¹.

* Ghislain Tshikendwa Matadi est licencié en théologie biblique (Université Pontificale Grégorienne de Rome et Jesuit School of Theology de Berkeley) et licencié en Développement Rural (Institut Supérieur de Développement Rural Mbeo et Bukavu (R. D. Congo). Il est actuellement doctorant en sciences sociales (sociologie) à l'Université Pontificale Grégorienne de Rome. Son domaine de recherche est la sociologie de la famille africaine dans le contexte des changements sociaux.

1. Dans une étude antérieure sur le livre de Job, j'ai étudié et interprété ce chef-d'œuvre à partir du contexte du VIH/Sida en Afrique. J'ai davantage mis l'accent sur la rela-

En tenant compte de cet aspect du livre, c'est-à-dire celui de la vie reçue à aimer et à sauvegarder à tout prix, je me propose de réfléchir sur la valeur de la vie en Afrique noire². Au-delà de la souffrance évidente que les Africains³ ont endurée et continuent d'endurer, leur attachement à la vie est resté inébranlable. Cette attitude ne diffère pas beaucoup de celle de Job qui, au-delà de ses différentes épreuves et peut-être à cause d'elles, continue de croire en la vie et en Celui qu'il croit en être l'auteur : Yahvé. Job devient ainsi un paradigme, celui d'une personne qui, en s'adressant à Dieu pendant l'épreuve, privilégie sa relation avec Celui qui est capable de donner à l'homme non seulement des richesses matérielles, mais aussi et surtout la vie — et qui est capable de la faire respecter à tout prix.

La menace à la vie dont font l'objet un bon nombre d'Africains ne peut être niée. Cette menace pour tant d'hommes, de femmes et d'enfants est généralement due à des forces négatives, africaines ou étrangères, à qui Yahvé intime, aujourd'hui encore, le même ordre que celui qu'il intima au Satan à propos de Job : « Soit ! Tout est à votre pouvoir. Mais respectez pourtant leur vie ». C'est le sens même de l'appel du premier Synode africain qui ouvrit ses portes le 10 avril 1994 dans un contexte alourdi par le génocide rwandais :

tion d'un croyant à Dieu en temps de souffrance. Tout en ne minimisant pas la souffrance comme étant le thème central du livre, j'ai plutôt insisté sur le fait que ce qui fait davantage souffrir Job, c'est le sentiment que Dieu lui a infligé une souffrance qu'il ne mérite pas (Tshikendwa Matadi 2005).

2. La plupart des études, et la mienne ne fait malheureusement pas exception, parlent du continent africain comme d'« un tout cohérent ». Cette manière de faire est peut-être la plus facile. Elle aboutit cependant à des généralisations qui ne rendent que partiellement compte des particularités propres à chaque pays, voire à chaque culture dans un même pays ou une région. Le professeur Adrien Lentiampa Shenge a donc raison de faire observer « qu'il est difficile et hasardeux de réduire le continent africain à telle ou à telle caractéristique. Par son étendue, écrit-il, l'Afrique foisonne de réalités qui diffèrent du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. Et la géographie de cette vaste étendue a certainement influencé la manière de vivre des peuples qui l'habitent. Ainsi les peuples de la savane et de la forêt n'ont pas les mêmes mœurs que ceux de zones arides du Sahara ; les tribus de pasteurs connaissent davantage une vie de nomades que les peuples cultivateurs ou ceux qui vivent de la cueillette ». Tout en le disant, Lentiampa Shenge reconnaît néanmoins que « la vie est l'élément fondamental de la culture africaine » (Lentiampa Shenge 2011, 411 et 403).
3. Je fais ici référence à la Traite transatlantique, au colonialisme, au néo-colonialisme, à la dictature, au génocide, aux guerres ethniques, etc.

À cette Afrique pressée de toutes parts par les germes de haine, de violence, de conflits et de guerres, les évangélisateurs doivent proclamer *l'espérance de la vie enracinée dans le mystère pascal*. C'est lorsque, humainement parlant, sa vie semblait vouée à l'échec, que Jésus a institué l'Eucharistie, « gage de la gloire éternelle », pour perpétuer dans le temps et dans l'espace sa victoire sur la mort. C'est pourquoi l'Assemblée spéciale pour l'Afrique, en cette période où le continent africain, sous certains aspects, est dans une situation critique, s'est voulue « *Synode de la Résurrection, Synode de l'Espérance. [...] Christ notre Espérance est vivant, nous vivrons!* ». L'Afrique n'est pas vouée à la mort, mais à la vie! (Jean-Paul II 1995, 57)

Ma réflexion sera articulée autour de trois points. Le premier se propose de dégager les références significatives à la vie et à sa valeur dans le livre de Job. Le deuxième point, lui, se penchera sur la question de la vie en Afrique, en relevant le paradoxe (apparent ?) d'une Afrique souffrante, et pourtant joyeuse et pleine d'espérance. Le dernier point, qui sera conclusif et prospectif, prendra en compte la recommandation faite par Yahvé au Satan: « Soit! dit Yahvé au Satan, dispose de lui, mais respecte pourtant sa vie » (Jb 2,6) pour en faire la base sur laquelle doit se construire patiemment et lucidement la culture de la vie à sauvegarder à tout prix, en Afrique et ailleurs.

1. La vie dans le livre de Job

Les exégètes subdivisent généralement le livre de Job en deux grandes parties. La première (Jb 3-42,6) est poétique. Centrale, cette première partie est précédée d'un prologue (Jb 1-2) et suivie d'un épilogue (42,7-17) qui, tous les deux, constituent la deuxième partie, qui est en prose. Je me propose de faire ressortir, très brièvement, les références à la vie à travers ces deux grandes parties du livre.

Il faut tout de suite signaler que la différence de ton entre le prologue (où Job est décrit comme un modèle de piété et de patience) et la partie poétique (où Job se « rebelle ») a, avec raison, attiré l'attention des exégètes. Certains en sont arrivés à la conclusion que les deux parties du livre n'ont pas le même auteur. Je considère, pour ma part, le livre comme un tout et c'est sous sa forme actuelle que je le lis, le médite et l'étudie⁴.

4. Lire à ce sujet: Cooper (1990, 67-79); Clines (1985, 127); Westermann (1983); Penchansky (1990); Tshikendwa Matadi (2005, 50-95).

1.1 *Le prologue et l'épilogue*

Le prologue et l'épilogue du livre de Job expriment la valeur de la vie dans toute sa splendeur. Job nous y est décrit, dès le premier verset, comme un homme menant une vie exemplaire: « un homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal » (Jb 1,1)⁵. Job n'est pas seul. Il est père d'une famille de sept fils et de trois filles. Une merveille qui est le rêve de la plupart des Africains: avoir beaucoup d'enfants. Job n'est pas pauvre. Loin s'en faut. Il a de quoi entretenir sa famille, car son élevage est prolifique: sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses (Jb 1,3)⁶. C'est donc avec raison qu'il est décrit comme étant « le plus fortuné de tous les fils de l'Orient » (Jb 1,3).

Ses dix enfants sont solidaires et mènent une vie harmonieuse. C'est, précisément, pour célébrer la valeur de la vie que les sept frères « avaient coutume d'aller festoyer chez l'un d'entre eux, à tour de rôle, et d'envoyer chercher leurs trois sœurs pour manger et boire avec eux » (Jb 1,4). Puisque Job est un homme droit, intègre et craignant Dieu, il prend soin de veiller sur la vie de sa progéniture. En effet, si, après le cycle de festins de ses enfants, il les fait venir pour les purifier et que, le lendemain, il se fait le devoir d'offrir un holocauste pour chacun d'eux (Jb 1,5), c'est qu'il ne désire pas leur mort. Il sait que c'est à la mort que peuvent mener des excès auxquels parfois l'homme s'adonne. « Peut-être mes fils ont-ils péché et maudit Dieu dans leur cœur ! », se disait-il. Sa culture religieuse lui a enseigné que pécher et maudire Dieu conduit inéluctablement à la mort, et non à la vie⁷. Le bonheur de la famille de Job est donc total. Il a des biens matériels, il a des enfants. Il a une femme. Il a aussi des amis qui viendront le consoler dès qu'ils apprendront la nouvelle de ses malheurs. L'épilogue nous dira qu'il avait aussi, des frères et sœurs (Jb 42,11). Quel Africain détesterait une telle vie ?!

L'épilogue, justement, parle de Job comme d'un homme comblé. Il meurt « chargé d'ans et rassasié de jours » (Jb 42,16). Une mort que les Africains auraient désirée, tant elle fait accéder au statut d'ancêtres (Bujo 1979). L'auteur du livre nous informe qu'il vécut « encore cent quarante ans » et qu'il eut le bonheur de voir « ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération » (Jb 42,16). Le lecteur, révolté par l'ampleur des

5. Les références bibliques sont tirées de *La Bible de Jérusalem* (1973).

6. Pour la symbolique des nombres utilisés, voir Lévêque (1970, 191).

7. Ne refusera-t-il pas la proposition de sa femme de maudire Dieu et de mourir ? J'y reviendrai.

épreuves de Job minutieusement décrites dans le prologue peut, enfin, se consoler d'apprendre que non seulement Job est entouré de ses frères, sœurs et de tous ceux qui le fréquentaient avant, mais qu'« il eut sept fils et trois filles » (Jb 42,13) et que Yahvé « accrut au double tous ses biens » (Jb 42,10). Il a même reçu, en plus, une mission importante, celle d'intercéder pour ses amis qu'il a qualifiés, au plus fort de son épreuve, de « pénibles consolateurs » (Jb 16,2). Quelle vie heureuse ! Mais qu'on ne s'y trompe pas : c'est une vie qui a traversé le désert !

1.2 Les épreuves de Job : une vie désorientée... une famille en crise

Il ne fait pas de doute qu'en écoutant le récit relatif aux malheurs successifs de Job, le lecteur africain, plus que d'autres, soit choqué. En Afrique, on n'annonce jamais ainsi le décès d'un être humain cher. On s'assure d'abord que celui à qui on annonce la triste nouvelle est dans un état psychologique favorable pour supporter l'épreuve. Et une telle nouvelle s'annonce souvent le soir, après s'être assuré que la personne éprouvée a mangé. Rien de tel dans le livre de Job. Tout s'accélère tellement qu'on peut facilement penser à une stratégie de l'auteur pour attirer l'attention du lecteur sur la réaction de Job et sur ce qui va suivre. Continuera-t-il à aimer la vie et à bénir celui de qui il l'a reçue ?

C'est, paradoxalement, à travers ce récit, qui s'apparente plus à une mise en scène, que la valeur de la vie est soulignée par les trois protagonistes du prologue : Job, Yahvé et le Satan⁸. Tout est parti, on le sait, d'un entretien insolite entre Yahvé et le Satan au sujet de Job, absent. Les deux connaissent Job. Ils savent ce qu'il est : riche, père, époux, intègre, droit et craignant Dieu. Si Yahvé se réjouit de ses qualités et fait l'éloge de son serviteur Job, le Satan, lui, ne croit pas à sa sincérité. Il lie son intégrité, sa droiture et sa crainte de Yahvé aux soins dont ce dernier l'a entouré. Pour le prouver, le Satan demande à son interlocuteur de lui enlever ce qu'il considère être le prétexte de son intégrité et de sa droiture : ses richesses matérielles et ses serviteurs, d'abord, ses propres enfants, ensuite, et sa propre vie, enfin.

La manière dont l'auteur nous décrit les épreuves de Job suggère que ce qui est en jeu, c'est bien sa vie. En effet, comme l'écrit Lévêque (1970,

8. Lévêque (1970) a consacré quelques pages de son livre à la description de ces trois protagonistes du livre de Job : Job, le Satan et Yahvé. Lire la description détaillée du rôle du Satan aux pages 179-190 du tome 1.

191), « le récit est sur une double gradation : Satan s'attaque d'abord à "tout ce qui est à Job" (1,21), puis "à son os et à sa chair" (2,5); et à l'intérieur même de "ce qui est à Job", Satan, après s'en être pris aux animaux et aux serviteurs, fait périr les enfants ». La double gradation dont parle Lévêque me fait penser à l'anthropologie africaine de la vie qui fait une nette différence entre *avoir* et *être*.

Essayons, pour l'instant, de suivre le dialogue entre le Satan et Yahvé à travers lequel le lecteur attentif est informé que la vie est la plus précieuse des choses qui soient. En admettant que Job est fidèle et exemplaire, comme le lui fait observer Yahvé, parce que sa vie a été bénie et protégée par ce même Yahvé, le Satan reconnaît que la vie est don de Dieu. À ses yeux, donc, Job craint Dieu parce qu'il mène une vie heureuse. Il le dit à travers sa question qui frise l'ironie : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? Ne l'as-tu pas entouré d'une haie, ainsi que sa maison et son domaine alentour ? Tu as béni toutes ses entreprises, ses troupeaux pululent dans le pays » (Jb, 1,9-10). Ce « pour rien » (*hinnam*) est important. Pour le Satan, Job n'aime pas Dieu *pour rien*. C'est par intérêt qu'il serait ce qu'il est. Pour lui, Job est ce qu'il est parce que sa vie est protégée.

Le Satan devient plus explicite encore lorsque, cette fois-ci, il demande à Yahvé de toucher aux os et à la chair de Job : « Peau pour peau ! Tout ce qu'un homme possède, il le donne pour sa vie » (2,4)⁹. Il reconnaît donc que la vie est tellement importante que quiconque (Job le premier) peut tout sacrifier pour la sauvegarder. Dans l'entendement du Satan, l'homme est capable de sacrifier tout ce qu'il possède pour sa vie. Il n'y a donc rien dans la vie de l'homme qui surpasse en valeur sa propre vie. Ce n'est pas seulement de Job qu'il s'agit. Le principe s'étend à tout être humain.

1.3 La réaction de Yahvé

La réaction de Yahvé aux propos du Satan montre aussi combien la vie est précieuse et qu'elle doit être respectée. À la suggestion de s'attaquer aux biens de Job, Yahvé répond : « Soit ! Tous ses biens sont à ton pouvoir, évite seulement de porter la main sur lui » (Jb 1,12). Et lorsqu'il lui propose de toucher à sa chair et à ses os, Yahvé répond : « Soit ! dit Yahvé au Satan, dispose de lui, mais respecte pourtant sa vie » (Jb 2,6). Yahvé accepte que Job souffre, mais il refuse que le Satan porte atteinte à sa vie. C'est une recommandation stricte de Yahvé. On peut évidemment se poser la ques-

9. Sur l'interprétation de cette phrase, lire Lévêque (1970, 195-197).

tion sur la vie des enfants de Job et celle de ses serviteurs. Pourquoi ne devrait-elle pas, elle aussi, être respectée ? L'épilogue et la réponse de Yahvé « du sein de la tempête » (Jb 38,1-41,26) permettront d'y répondre.

1.4 La réaction de Job

La réaction de Job à l'annonce de ses différents malheurs est la plus spectaculaire et dépasse tout entendement : « Nu je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. Yahvé avait donné, Yahvé a repris : que le nom de Yahvé soit béni » (Jb 1,21). La manière dont Lévêque a commenté cette première réaction mérite qu'on s'y arrête. De ce seul verset, Lévêque ressort quatre thèmes, à savoir : la nudité (1), le sein maternel de la terre (2), Yahvé donne et reprend (3), et bénir Yahvé (4).

De la nudité, Lévêque écrit que « la richesse n'est qu'un vêtement provisoire dont on devra se défaire en quittant la vie ». À propos « du sein maternel de la terre », il écrit ces belles phrases :

Ainsi, d'une part la maternité de la femme, selon un « secret » que Dieu connaît, semble prolonger la maternité primordiale de la terre ; d'autre part la terre achève la maternité de la femme en accueillant, l'un après l'autre, tous les hommes qui retournent à elle. La vie de l'homme sur terre est donc le passage d'une mère à une autre. La femme-mère et la terre-mère ont cela en commun qu'elles représentent toutes deux pour l'homme la sécurité, l'absence de dangers et de besoins ; c'est pourquoi en l'une comme en l'autre l'homme peut vivre nu, sans défense ni ressources. Mais avant de rejoindre la mère commune le fils d'Adam connaît « la sueur du visage », « le grand tracas », « le joug pesant » du travail, et c'est alors que la richesse, sécurité provisoire, peut lui cacher la caducité de sa propre existence. (Lévêque 1970, 200-201)

À propos du 3^e thème, Lévêque cite 1 S. 2,1-10 où Dieu fait *mourir* et *vivre*, où il *abaisse* et élève, *appauvrit* et *enrichit*. Concernant le dernier thème, « la bénédiction de Yahvé », Lévêque cite Guillet qui écrit :

La bénédiction est un don qui touche à la vie et à son mystère, et c'est un don exprimé par la parole et par son mystère. La bénédiction est parole autant que don, *diction* autant que *bien* [...] parce que le bien qu'elle apporte n'est pas un objet précis, un don défini, parce qu'il n'est pas de la zone de l'*avoir*, mais celle de l'*être*, parce qu'il ne relève pas de l'action de l'homme mais de la création de Dieu. (Lévêque 1970, 202)

Ce qui convient d'être souligné ici et qui rejoint le thème que cette étude développe, c'est la différence qui est établie entre l'*avoir* et l'*être*. J'y reviendrai.

La femme de Job, pour sa part, n'est pas restée indifférente et n'a pas pu supporter les épreuves qui se sont abattues sur leur famille. Connaissant l'intégrité de son mari, elle lui fait une suggestion suicidaire: « Pourquoi persévérer dans ton intégrité ? Maudis donc Dieu et meurs ! » (Jb 2,9). Celui à qui elle s'adresse n'est-il pas celui qui, après le cycle des festins de ses enfants, les purifiait et offrait un holocauste pour chacun, craignant qu'ils aient maudit Yahvé dans leur cœur ? Sa réaction ne peut donc pas étonner: « Tu parles comme une folle. Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ! » (Jb 2,10)

Ces différentes réactions de Job peuvent surprendre le lecteur qui a suivi la conversation entre Yahvé et le Satan. Mais, à bien les considérer, ces réactions ne suggèrent-elles pas que le secret de Job, c'est précisément sa confiance (à la limite aveugle), en celui qui a le pouvoir de donner la vie et de la reprendre ? N'est-ce pas cette confiance au Maître de la vie qui lui donne cette paix intérieure et cette assurance qu'aucune épreuve ne peut facilement ébranler ? Ce qui est en jeu, c'est la vie à laquelle Job s'attache à tout prix. C'est dans cette perspective que Moore a pu écrire que le prologue, tout comme la partie poétique du livre, parle de la valeur de la vie (Moore 1983, 24). En effet, Moore écrit que le témoignage de la valeur de la vie est mieux exprimée dans sa réponse à sa femme. Cette réponse révèle, d'après Moore, plus qu'une affirmation de loyauté envers Dieu. « Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ! » sont, d'après lui, les paroles qui confirment la valeur de la vie et sont une conviction que la vie doit être accueillie inconditionnellement¹⁰.

Comme on peut le voir, la valeur de la vie est soulignée et dans le prologue et dans l'épilogue. Qu'en est-il de la partie centrale du livre, c'est-à-dire la partie poétique ?

10. « Job's testimony to life's worth, however, is most important of all, for he more than anyone is in a position to say whether life is worthy of unconditional affirmation. When life for Job has become tortuous, his wife holds before him the temptation to relinquish it. "Curse God and die", she says. His words of response, "Shall we receive good at the hand of God, and shall we not receive evil ?" communicate more than an affirmation of loyalty to God ; they convey an affirmation of life, the conviction that life should be embraced regardlessly, unconditionally. Job is consistent with his earlier affirmation in which life is met with acceptance, "Naked I came from my mother's womb, and naked shall I return", and even with praise, "blessed be the name of the Lord" » (Moore 1983, 25).

1.5 *La partie poétique du livre (Jb 3-42,6)*

Ce à quoi je voudrais à présent m'atteler, c'est montrer, de façon succincte, que la valeur de la vie est aussi soulignée à travers la partie poétique où Job se lamente, clame son innocence et accuse Yahvé de le faire souffrir *pour rien*. En effet, lorsqu'en présence de ses amis, Job ouvre la bouche pour parler, c'est par la malédiction de son jour de naissance qu'il commence. En maudissant le jour de sa naissance, Job se réfère, paradoxalement, à la vie. Accablé par la souffrance, Job pense à son jour de naissance, c'est-à-dire à la vie :

Périsse le jour qui me vit naître et la nuit qui annonça : « Un garçon vient d'être conçu. » / Ce jour-là, qu'il soit ténèbres, / que Dieu, de là-haut, ne le réclame pas, / que la lumière ne brille pas sur lui ! / Que le revendiquent ténèbres et ombre épaisse, qu'une nuée s'installe sur lui, / qu'une éclipse en fasse sa proie ! / Oui, que l'obscurité le possède, qu'il ne s'ajoute pas aux jours de l'année, n'entre point dans le compte des mois ! / Cette nuit-là, qu'elle soit stérile, / qu'elle ignore les cris de joie ! / (Jb 3,3-7)

Toute la lamentation de Job tourne, ironie du sort, autour de ce jour-là, celui de sa naissance, où une voix annonça qu'« un garçon vient d'être conçu ». La souffrance lui rappelle la vie. Mieux, elle lui révèle la valeur de la vie. Ne nous arrive-t-il pas parfois de reconnaître enfin la valeur d'un bien après l'avoir perdu ? C'est dans cette perspective que lire le chapitre 3 du livre, en parallèle avec le chapitre 29 où Job, au milieu de son amertume, se souvient du jour de sa naissance, peut s'avérer éclairant. En effet, si ce qui se passa le jour de sa naissance lui fut raconté, ce dont il se rappelle au chapitre 29 est une expérience personnellement vécue :

Qui me fera revivre les mois d'antan, / ces jours où Dieu veillait sur moi, / où sa lampe brillait sur ma tête et sa lumière me guidait dans les ténèbres ! / Puissé-je revoir les jours de mon automne, / quand Dieu protégeait ma tente, / que Shaddaï demeurait avec moi et que mes garçons m'entouraient ; / quand mes pieds baignaient dans le laitage, / et du rocher coulaient des ruisseaux d'huile ! / Si je sortais vers la porte de la ville, / si j'installais mon siège sur la place, / à ma vue, les jeunes gens se retiraient, / les vieillards se mettaient debout. / Les notables arrêtaient leurs discours et mettaient la main sur leur bouche. / La voix des chefs s'étouffait et leur langue se collait au palais. / À m'entendre, on me félicitait, à me voir, on me rendait témoignage. / Car je délivrais le pauvre en détresse et l'orphelin privé d'appui. / La bénédiction du mourant se posait sur moi et je rendais la joie au cœur de la veuve. / J'avais revêtu la justice comme un vêtement, j'avais le droit pour manteau et turban. J'étais les yeux de l'aveugle, les pieds du boiteux. /

C'était moi le père des pauvres; la cause d'un inconnu, je l'examinais. / Je brisais les crocs de l'homme inique, / d'entre ses dents j'arrachais sa proie. / Et je disais: « Je mourrai dans ma fierté, / après des jours nombreux comme le sable. » / (Jb 29,2-18)

Ici, Job se rappelle une belle étape de sa vie, celle d'une vie donnée pour la vie des autres, celle de la lutte pour les droits humains: la justice et le respect de la vie des autres, surtout celle des plus pauvres. Ce souvenir le conforte sûrement dans l'épreuve. Il sait que seul Dieu peut lui faire revivre cette joie d'une vie pleinement vécue. Ce temps-là, il le met en contraste avec ce qu'il expérimente et qui ne mérite plus d'être appelé vie:

Et maintenant, la vie en moi s'écoule, / les jours de peine m'ont saisi. / La nuit, le mal perce mes os et mes rongeurs ne dorment pas. / Avec violence il m'a pris par le vêtement, serré au col de ma tunique. / Il m'a jeté dans la boue, je suis comme poussière et cendre. / Je crie vers Toi et tu ne réponds pas; je me présente sans que tu me remarques. / Tu es devenu cruel à mon égard, ta main vigoureuse sur moi s'acharne. / Tu m'emportes à cheval sur le vent et tu me dissous dans une tempête. / Oui, je sais que tu me fais retourner vers la mort, / vers le rendez-vous de tout vivant. / Pourtant, ai-je porté la main sur le pauvre, quand, dans sa détresse, il réclamait justice? / N'ai-je pas pleuré sur celui dont la vie est pénible, / éprouvé de la pitié pour l'indigent? / J'espérais le bonheur, et le malheur est venu; / j'attendais la lumière: voici l'obscurité. (Jb 30,17-26)

Mais, et Job le sait, la vie n'est pas seulement le passé et le présent. Elle est aussi l'avenir. Et cet avenir ne peut se construire qu'avec le Dieu de la vie:

Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la poussière. Après mon éveil, il me dressera près de lui et, de ma chair, je verrai Dieu. Celui que je verrai sera pour moi, celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger. (Jb 19,25-27)

1.6 La réponse de Dieu à Job

La partie poétique du livre n'est pas seulement constituée de la lamentation de Job. Dieu à qui sa lamentation était adressée a répondu par une série de questions qui, malgré tout, soulignent aussi la valeur de la vie. Le lecteur qui les aura lues attentivement arrivera à cette conclusion: Dieu est le créateur du ciel et de la terre. C'est lui l'auteur de tout ce qui vit. Job l'a compris. C'est pourquoi il peut confesser: « Je sais que tu es tout-puissant:

ce que tu conçois, tu peux le réaliser. Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu » (Jb 42,2.5).

Mais quel rapport tout ceci a-t-il avec la valeur de la vie en Afrique ? C'est ce qu'il faut à présent voir.

2. L'Afrique et la valeur de la vie

Le parcours entrepris, à grands traits, du livre de Job a fait voir, je l'espère, que la référence à la valeur de la vie n'y est pas absente. Il faut maintenant parler de la vie en Afrique que le livre de Job nous invite à respecter à tout prix. Le livre de Job nous encourage à aborder le problème relatif à la vie en prenant au sérieux le paradoxe qui existe entre la souffrance et l'attachement à la vie qui caractérise aujourd'hui l'Afrique.

Dans son livre devenu célèbre, *La Philosophie bantoue*, Placide Tempels observe : « Il est, dans la bouche des Noirs, des mots qui reviennent sans cesse. Ce sont ceux qui expriment les suprêmes valeurs, les suprêmes aspirations. Ils sont comme des variations sur un leitmotiv qui se retrouve dans leur langage, leur pensée et dans tous leurs faits et gestes. Cette valeur suprême est la vie, la force, vivre fort ou force vitale » (Tempels 1965, 30). La première Assemblée spéciale pour l'Afrique du Synode des évêques est revenue sur la valeur de la vie. Jean-Paul II, ce pape dont la dernière étape de sa propre vie, celle de sa souffrance et de son espérance, l'a davantage identifié aux Africains, en a rendu ainsi compte :

Les fils et les filles de l'Afrique aiment la vie. De cet amour de la vie découle leur grande vénération pour leurs ancêtres. Ils croient instinctivement que les morts ont une autre vie, et leur désir est de rester en communication avec eux [...]. Les Africains respectent la vie qui est conçue et qui naît. Ils apprécient la vie et rejettent l'idée qu'elle puisse être supprimée, même quand de soi-disant civilisations progressistes veulent les conduire dans cette voie. Des pratiques contraires à la vie leur sont toutefois imposées par le biais des systèmes économiques qui ne servent que l'égoïsme des riches. (Jean-Paul II 1995, 43)

Ce point de vue est aussi souligné par le jésuite camerounais Engelbert Mveng lorsqu'il écrit :

La réalité fondamentale, dans la tradition africaine, c'est la vie. Cette vie, à l'état pur, ne se trouve qu'en Dieu seul, auteur et source de toute vie. L'univers, le cosmos sont au contraire constitués par le combat qui oppose la Vie à la Mort. Voilà pourquoi, par définition et par essence, Dieu est au-delà du cosmos, au-delà de tout affrontement. L'homme apparaît comme un

microcosme au sein du macrocosme. Il est la récapitulation du cosmos. Tous les mythes, depuis les cosmogonies de l'Égypte pharaonique, le montrent comme l'aboutissement de la genèse même du monde. Comme le monde il est affrontement Vie-Mort; mais il doit assurer la Victoire de la Vie sur la Mort. (Mveng 1985, 53)

Dans son article déjà cité sur la culture de la vie et le pardon en Afrique, Lentiampa Shenge établit un rapport entre vie et famille. Il écrit :

C'est par la famille, et surtout par la communauté à laquelle il appartient que l'Africain reçoit la vie. C'est aussi pour cette communauté qu'il est tenu de la préserver. D'autant plus qu'il est lui-même toujours et nécessairement identifié comme membre de sa famille, de son clan, de sa communauté (et donc par rapport à elle). Son sort est lié à celui de la communauté dont il a reçu la vie. Pour celui qui est seul, la vie n'a pas de sens, elle n'a pas de chance de subsister longtemps. (Lentiampa Shenge 2011, 408)

Pour sa part, Bénézet Bujo invite instamment les Africains, dans son article sur le rôle du Cosmos, à « préserver ses bonnes coutumes et sa spiritualité de la vie ». Pour montrer que la vie est liée à l'environnement, Bujo se réfère à la tradition Achewa pour qui

la forêt vierge est un lieu où foisonne la vie. Mais cette forêt sacrée n'est pas génératrice de vie uniquement pour les plantes, les insectes, les animaux, mais elle concerne la vie de l'homme même. C'est pour cela que traditionnellement le chef dispose d'une hutte sacrificielle dans la forêt d'où il offre des dons au nom de tout le peuple et prie pour la pluie, la fécondité et le renforcement de la vie de tous. Cela signifie finalement que la forêt est en fait le lieu où Dieu donne la vie aussi bien à l'homme qu'aux animaux et aux plantes. (Bujo 2011, 6)

La référence à la vie est omniprésente en Afrique. Les Igbo du Nigeria, par exemple, se souhaitent une longue vie en disant : *anwula*, ce qui veut dire « ne meurs pas ! ». D'autres disent *anawachula*, ce qui veut dire « ne meurs pas tôt ou jeune ! ». Quand un enfant naît dans la famille d'un Cokwe¹¹, les membres du clan lui souhaitent une longue vie en disant :

11. Les Cokwe, qui ont une organisation sociale matrilineaire, vivent en grande majorité en Angola, en Zambie et en République démocratique du Congo. Ils sont surtout connus grâce à la qualité de leur art décoratif. La manière d'écrire le nom du peuple Cokwe est la première difficulté à laquelle tout chercheur est confronté. Il n'est pas rare, comme le montrent les travaux cités ci-après, de voir écrire : Chokwe, Tshokwe, Bajok, Tutshiokwe, Tsiokwe, etc., pour désigner le même peuple. Voir Nange Kudita (1981) et Petridis (2001).

Kola utome, ce qui veut dire : « sois fort jusqu'aux cheveux blancs ! ». D'après la conception africaine, en effet, les cheveux blancs sont le symbole de la sagesse dans la mesure où une personne qui a des cheveux blancs est supposée avoir expérimenté diverses réalités de la vie et est censée en avoir tiré des leçons de sagesse. En disant *kola utome*, les membres du clan et connaissances souhaitent une vie forte au nouveau-né jusqu'à ce que les cheveux blancs apparaissent, c'est-à-dire jusqu'à la sagesse. On souhaite alors au bébé d'avoir autant d'enfants que le sable de la mer. La vie est, on l'aura perçu, synonyme de la force. La manière dont les Cokwe se saluent peut aussi aider, tant soit peu, à comprendre la relation qui existe entre vie et force. Les Cokwe se saluent l'un l'autre en disant : *Mono* ou *Kolenu*, ce qui signifie littéralement « la vie » ou « soyez fort ». Ceci est en même temps une manière de s'enquérir de l'état de santé de l'autre et un souhait pour une vie forte.

2.1 *L'Afrique: la vie qui se reçoit et se célèbre dans l'épreuve*

Si la vie est une caractéristique essentielle dans la culture africaine, il n'en reste pas moins vrai qu'elle y est davantage menacée, aujourd'hui plus qu'hier. En effet, quand on parle de l'Afrique, ce n'est pas à la valeur de la vie qu'on se réfère spontanément. C'est plutôt la souffrance et la mort qui sont mises en lumière. Je me contente de citer deux textes que j'estime importants. Le premier est celui des évêques africains qui, lors du premier synode africain, ont décrit leur continent comme « saturé de mauvaises nouvelles » (Jean-Paul II 1995, 40). Les pasteurs de l'Église catholique ont comparé l'Afrique contemporaine

à l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho; il tomba entre les mains de brigands qui le dépouillèrent, le rouèrent de coups et s'en allèrent, le laissant à demi mort (cf. Lc 10, 30-37). L'Afrique est un continent où d'innombrables êtres humains — hommes et femmes, enfants et jeunes — sont étendus, en quelque sorte, sur le bord de la route, malades, blessés, impotents, marginalisés et abandonnés. Ils ont un extrême besoin de bons Samaritains qui leur viennent en aide. (Jean-Paul II 1995, 41)

Après les évêques, les pères jésuites ont aussi, au cours de leur 34^e Congrégation Générale, tenue en 1995, parlé de l'Afrique, la décrivant comme un continent marginalisé :

La marginalisation de l'Afrique dans « le nouvel ordre du monde » fait de ce continent entier le symbole de tous les marginalisés du monde. Trente des pays les plus pauvres du monde sont en Afrique. Les deux tiers des réfugiés

du monde sont africains. L'esclavage, le colonialisme et le néo-colonialisme, les problèmes internes des rivalités ethniques et de la corruption ont ensemble créé un « océan de malheurs. » (GC 34, décret 3, n. 12)

C'est donc l'aspect douloureux, celui que Job expérimente à l'annonce de différentes mauvaises nouvelles, que plusieurs observateurs du continent africain relèvent plus facilement. Cependant, il y a de plus en plus de regards qui vont au-delà de ce qui va mal et qui fait souffrir. Ceux qui portent leurs regards au-delà de ce qui est difficile à voir et à supporter sont, me semble-t-il, impressionnés par une sorte de paradoxe que j'ai évoqué en parlant de Job, c'est-à-dire l'attachement à la vie de ceux qui souffrent et qui, aux yeux du monde, ne comptent pour rien. Ils sont impressionnés par le sourire et la fête continuelle des souffrants. Ils sont édifiés par l'espérance qu'ils portent et qui enseigne que la vie pleine est à venir et qu'elle est déjà là. Ainsi touchés et impressionnés, ils veulent savoir l'origine de la force du pauvre et du souffrant.

Dans son homélie à l'ouverture du 2^e Synode africain, Benoît XVI a, à l'étonnement des médias qui ne voient l'Afrique que sous son aspect dramatique, tenu des propos dont les Africains n'ont peut-être pas encore mesuré toute l'ampleur :

[...] l'Afrique est dépositaire d'un inestimable trésor pour le monde entier : son sens profond de Dieu [...] Lorsqu'on parle de trésors d'Afrique, on pense d'abord aux ressources dont son territoire est riche et qui, malheureusement, sont devenues et continuent encore d'être l'objet d'exploitation, de conflits et de corruption. La Parole de Dieu, au contraire, nous montre un autre patrimoine : le patrimoine spirituel et culturel dont l'humanité a besoin, bien plus que les matières premières.

Benoît XVI n'est pas le seul à aller au-delà des apparences. Dans une interview accordée au magazine *Renâitre* et à l'Agence de presse DIA, le révérend père Adolfo Nicolas, général des Jésuites, nous fait réfléchir lorsque, à une question sur son amour pour l'Afrique, il répond :

Je dois avouer, pour ma part, que j'ai été frappé, malgré la brièveté de mes visites en Afrique, par les potentialités culturelles du continent africain. C'est un continent qui a une vitalité extraordinaire et impressionnante. En Afrique, le sens de la vie est très profond. On y trouve un sens élevé de la vie et un dynamisme à la fois profond et très humain. J'ai donc été frappé par l'expression des valeurs humaines en Afrique, notamment la joie de partager la vie ensemble, en communautés, en famille ; une vie faite de joies et de peines. Ce sont là des valeurs humaines très profondes dont l'Occident, l'Orient et le monde en général ont besoin. (*Renâitre* mai-juillet 2011, 60)

De tels propos relayent d'autres, silencieux, plus nombreux peut-être, des différents observateurs pour qui le continent africain reste attachant par la joie spontanée de ses habitants et leur accueil riche en humanité. C'est dans ce contexte à la fois de la célébration de la vie, de la souffrance et de la banalisation de cette même vie que Yahvé nous interpelle : « Tout est à votre pouvoir. Respectez pourtant leur vie ».

3. « Respecte pourtant sa vie » : quelques implications pour l'Afrique

C'est l'ordre intimé au Satan par Yahvé : « Respecte pourtant sa vie », qui a inspiré cet article. Le Satan s'est vu formellement interdire de porter atteinte à la vie de Job : « Soit ! Tous ses biens sont à ton pouvoir, évite seulement de porter la main sur lui ». Ce personnage mystérieux, le Satan, est le symbole du sorcier en Afrique, c'est-à-dire le symbole de toutes les forces négatives, celles qui banalisent la vie humaine, la désacralisent et la tuent. La violation massive des droits humains en Afrique est d'une telle ampleur qu'il n'est pas facile de parler de la valeur de la vie dans ce continent. Et pourtant, on y rencontre un peuple joyeux et attaché à la vie.

Si donc la plupart des auteurs admettent que les Africains aiment la vie, ils n'oublient pas de mentionner que la souffrance est aujourd'hui le lot quotidien de la majorité des Africains. La réalité ordinaire en Afrique soulève deux paradoxes que les chercheurs expliquent rarement. Premièrement, comment comprendre le fait que les peuples d'Afrique qui souffrent espèrent contre toute espérance et continuent de s'attacher à la vie qu'ils célèbrent par les chants et la danse ? Deuxièmement, comment expliquer le fait que ceux qui sont reconnus comme aimant la vie sont ceux-là mêmes qui sont les premiers à la bafouer et à la dévaloriser ? Le livre de Job m'a donné l'occasion d'y réfléchir.

3.1 « Soit. Tous ses biens sont à ton pouvoir »...

Considérons la première partie de la recommandation de Yahvé au Satan : « Soit. Tous ses biens sont à ton pouvoir ». Le pouvoir du Satan sur Job est limité. Il se limite aux biens, c'est-à-dire à son *avoir* et c'est un pouvoir qui lui est donné par Yahvé. Ceci nous amène à considérer, dans la vie de Job, et donc dans celle de tout homme, la sphère de l'*avoir*, ce que Dieu donne pour que l'homme soit heureux, qui peut être manipulé par les forces négatives que représente le Satan, d'une part, et la sphère de l'*être*, le domaine de Yahvé, que tous sont appelés à respecter à tout prix, d'autre part.

J'ai fait remarquer, en m'inspirant de Lévêque, que l'attaque de Job a suivi une double gradation : d'abord ses biens, ce que possède Job, et Job lui-même, c'est-à-dire sa vie.

3.2 *L'être avec : aux sources de l'anthropologie africaine*

Ceci me donne l'occasion de recourir à l'anthropologie africaine de la vie que l'on peut facilement discerner à travers la richesse du langage. En effet, l'importance de la vie pour les Africains s'exprime encore mieux à travers leur langage. Partons de quatre langues nationales de la R.D. Congo pour expliquer que le verbe *avoir* n'existe pas dans le sens où il est employé en français ou en anglais. Ainsi, « j'ai une voiture » se dit littéralement je *suis avec* une voiture. C'est ce que j'ai écrit dans mon livre :

En *Lingala*, on dit, *nazali na motuka*, ce qui se traduit par, *je suis avec une voiture* ; en *Ciluba*, on dit, *Ndi na makuta*, ce qui se traduit par, *je suis avec de l'argent* ; en *Kikongo* on dit, *mono ikele na bana tatu*, ce qui se traduit par, *je suis avec cinq enfants* et en *Swahili*, on dit, *Beko na mali mingi*, ce qui se traduit par, *ils sont avec beaucoup de biens*. L'accent est mis sur la *vie* (être) et non pas sur l'*avoir*. Avant d'*avoir*, l'homme doit être, c'est-à-dire il doit exister. (Tshikendwa Matadi 2005, 53)

Je suis d'avis que si la vie de tant d'hommes et de femmes en Afrique est banalisée par les forces négatives tant africaines qu'étrangères, c'est en grande partie parce que l'ordre des choses a été renversé. L'*avoir* attire davantage le regard que l'être. Si Job est d'abord menacé dans son *avoir*, c'est parce que le Satan a pensé qu'il y était attaché jusqu'à oublier l'auteur de la vie. Il a vite remarqué qu'il lui fallait passer à l'être, c'est-à-dire à la vie même de Job. Il a dû déchanter parce que, contrairement à ce qui est aujourd'hui courant dans notre monde globalisé, c'est-à-dire l'attachement aux choses, Job, le serviteur fidèle, s'attache à la vie en s'attachant à Dieu, le seul capable de donner la vie et de la reprendre, le seul devant qui se présenter ne comporte aucun danger.

Il suffit d'étudier la géographie des conflits armés en Afrique et dans le monde pour se rendre compte qu'ils sont concentrés dans des régions pourvues de ressources naturelles et minérales : le pétrole, l'or, le coltan, le diamant, etc. Pour s'assurer le contrôle de ces différentes ressources, sacrifier la vie humaine est devenu banal. Mais, et c'est le second paradoxe que j'ai relevé, ceux dont la vie est menacée et bafouée à cause des biens matériels mènent, à la surprise générale, une vie joyeuse. Loin d'eux le désir de se suicider. En eux plutôt la force de l'espérance. Contre toute espérance,

ils espèrent que demain sera meilleur parce que celui qui donne et protège la vie est à jamais vivant.

3.3 *Apprendre à mourir pour vivre...*

Je l'ai dit : la vie n'exclut pas la souffrance. C'est ce qu'apprennent les rites d'initiation en Afrique. Pendant l'initiation traditionnelle Mukanda chez les Cokwe, les *tfundandji* (les jeunes initiés) apprennent à endurer la souffrance et à accepter la mort comme un chemin à la vie. Le lieu où ces jeunes (ils ont entre 12 à 15 ans) se font circoncire est appelé *mafwiyo*, c'est-à-dire « le lieu de la mort ». C'est là que chaque initié est supposé mourir pour devenir une nouvelle personne. L'initié y apprend que la mort n'est pas un obstacle à la vie, mais qu'elle est plutôt un chemin vers la vie.

Vie et mort sont donc deux faces d'une même médaille. Jamais l'un sans l'autre dans la vie humaine. Elles se livrent une guerre sans merci. Mais l'espérance de tous, c'est que de la lutte entre la mort et la vie, cette dernière triomphera. La réflexion de Mveng à ce propos est très suggestive :

Si l'être de l'homme est Vie, l'adversaire de cet être est la Mort. Si le monde est le prolongement de l'homme, son être est également Vie, et son adversaire est la Mort. Mais soulignons tout de suite que ce qui fait la spécificité de l'être de l'homme dans l'Histoire, ce ne sont pas deux réalités autonomes : d'une part, la Vie, et de l'autre, la Mort. Non ! Ce qui fait la spécificité de l'être de l'Homme, c'est l'affrontement, *hic et nunc*, de la Vie et de la Mort. (Mveng 1985, 36)

Les rites d'initiation sont donc un moyen, pour les Africains, d'apprendre comment mourir pour vivre. Comme la mort est une partie essentielle de la vie, il faut apprendre comment y faire face. C'est de cette culture, celle qui voit dans la souffrance et la mort le chemin vers la vie que l'Africain puise, à mes yeux, sa joie de vivre et son attachement à la vie malgré tout. Les Africains et les hommes et femmes du monde ne sont-ils pas aujourd'hui, plus qu'hier, invités à considérer les richesses matérielles à leur juste valeur et à ne s'en servir que pour protéger la vie dont elles dépendent ?

3.4 *Le respect de la vie : un impératif catégorique*

La recommandation de Yahvé à Job devient, dans ce contexte où la mort semble triompher, urgente pour tous : « Soit ! dit Yahvé au Satan, dispose de lui, mais respecte pourtant sa vie » (Jb 2,6). Nombreux sont ceux qui

jouent avec la vie humaine jusqu'à la banaliser. Le Satan a fait tout ce qui était à son pouvoir. Il a touché à ce que possédait Job. Il a fait subir à Job une souffrance atroce. Mais il a obéi à Yahvé : il a respecté sa vie.

Le contexte mondial actuel suggère que l'on prenne au sérieux, en Afrique et ailleurs, l'éducation au respect de la vie. C'est de ce respect que naîtront la paix, la justice et la réconciliation. Une telle éducation ne peut être efficace que si elle se fait en famille. Sans les familles solides, celles qui éduquent au respect de la vie en promouvant la paix, la justice et la réconciliation, il sera difficile de parvenir à la vie pleine, celle dont Job a joui avant, pendant et après ses épreuves. C'est à cette vie pleine que l'Afrique aspire.

Beaucoup ont vu en Job la préfiguration du Christ, souffrant et vainqueur. L'attachement au christianisme des Africains s'expliquerait en grande partie par le fait que le Christ est venu pour « qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante » (Jn 10,10). À Marthe, désespérée à cause de la mort de son frère Lazare, Jésus envoie ces paroles rassurantes pour ceux dont la vie est constamment menacée : « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jn 11,25-26).

C'est la vie donnée en abondance que Yahvé demande à l'homme de respecter pour le bien de l'homme : « Tout est à ton pouvoir. Mais respecte pourtant sa vie ».

Références

- BIBLE DE JÉRUSALEM (1973), Paris, Cerf.
- BUJO, B. (1979), « Nos ancêtres, ces saints inconnus », *Bulletin de théologie africaine*, 1/2, p. 165-170.
- (2011), « Le rôle du Cosmos dans le processus de la constitution de la personne », *Telema*, 2, p. 4-14.
- CLINES, D. J. A. (1985), « False Naivety in the Prologue of Job », *Hebrew Annual Review*, 9, p. 127-136.
- COOPER, A. (1990), « Reading and Misreading the Prologue to Job », *Journal for the Study of the Old Testament*, 46, p. 67-79.
- JEAN-PAUL II (1995), *Ecclesia in Africa*, Cité du Vatican, Librairie Vaticane.
- LENTIAMPA SHENGE, A. (2011), « La culture de la vie et la promotion du pardon en Afrique », *Nouvelle Revue Théologique*, 133, p. 402-420.
- LÉVÊQUE, J. (1970), *Job et son Dieu : Essai d'exégèse et de théologie biblique*, 2 tomes, Paris, Gabalda.

- MOORE, R. D. (1983), « The Integrity of Job », *Catholic Biblical Quarterly*, 45, p. 17-31.
- MVENG, E. (1985), *L'Afrique dans l'Église. Paroles d'un croyant*, Paris, L'Harmattan.
- NANGE KUDITA, N. (1981), « Paroles et gestes dans la culture Cokwe : Une lecture sémantique de l'invisible dans le visible », dans CENTRE D'ÉTUDES DES RELIGIONS AFRICAINES, *Aspects du catholicisme au Zaïre*, Kinshasa, Faculté de théologie catholique, p. 283-316.
- PENCHANSKY, D. (1990), *The Betrayal of God: Ideological Conflict in Job*, Louisville, Westminster.
- PETRIDIS, C. (2001), « Chokwe Masks and Franciscan Missionaries in Sandoa, Belgian Congo, ca. 1948 », *Anthropos*, 96, p. 3-28.
- TEMPELS, P. (1965³[1944]), *La Philosophie bantoue* / trad. par A. Rubbens, Paris, Éditions africaines (Présence Africaine).
- TSHIKENDWA MATADI, G. (2005), *De l'absurdité de la souffrance à l'espérance : Une lecture du livre de Job en temps du VIH/SIDA*, Kinshasa, Médiaspaul/Cepas.
- WESTERMANN, C. (1983), « The Two Faces of Job », dans C. DUQUOC et C. FLORISTAN, dir., *Job and The Silence of God*, Edimbourg, T&T Clark.

Résumé

L'article traite de la valeur de la vie en Afrique noire en partant du livre de Job (Jb 2,6) où Yahvé intime au Satan l'ordre de respecter la vie de Job. Au-delà de la souffrance évidente qu'endurent les Africains depuis des siècles, leur amour pour la vie est un fait presque banal. Cette attitude ne diffère pas beaucoup de celle de Job qui, au-delà de ses différentes épreuves et peut-être à cause d'elles, continue de croire en la vie et en Celui qu'il croit en être l'auteur : Yahvé. Job devient ainsi un paradigme, celui d'une personne qui, en s'adressant à Dieu pendant l'épreuve, privilégie sa relation avec Celui qui est capable de donner à l'homme non seulement des richesses matérielles, mais aussi et surtout la vie — et qui est capable de la faire respecter à tout prix.

Abstract

This article studies the value of life in Africa. Starting from Jb 2.6 where Yahweh says to the Satan: « He is in your power. But spare his life », the

author seeks to demonstrate that beyond the human suffering which is the main theme of the Book of Job, the love of life is an ever-present undercurrent. Indeed, the author points out that if suffering cannot help but draw the reader's attention, it is because the abundant life of a believer is threatened. Life in Africa is threatened nowadays more than ever. This is in part because material richness tends to become the center of human lives. Yet, African people seem to be happy and celebrate their lives through songs and dance. Job teaches us that even though one's material belongings and health are threatened, a believer may discover through his experience that God remains the one who gives life and urges everyone to protect it. Hence, the book of Job becomes a paradigm of the abundant life that God urges the human kind to respect by all means.